# VICARIAT DU MACKENZIE

## Meurtre des Pères Rouvière et Leroux.

### A. — Premières Tentatives d'Evangélisation.

Enclavée entre la mission du Yukon et celle du Keewatin, la circonscription du Mackenzie embrasse, presque en totalité, le domaine immense drainé par le fleuve de ce nom. Elle est limitée, à l'est, par le 100° degré de longitude, — à l'ouest, par les montagnes Rocheuses, — au sud, par le 60° degré de latitude, — et enfin, du côté nord, elle s'étend jusqu'au pôle...

Au printemps de 1911, Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Mackenzie, ayant appris que deux cents Esquimaux devaient visiter le grand Lac de l'Ours cette année-là, décida de mettre à exécution, sans plus tarder, le projet qu'il avait tant à cœur, — l'évangélisation des Esquimaux de la rivière Coppermine.

Son choix se porta immédiatement sur le P. Jean-Baptiste Rouvière, *O. M. I.*, originaire du diocèse de Mende, — missionnaire âgé de trente ans et doué de toutes les qualités dont Dieu se plaît à munir ses grands ouvriers apostoliques. Un séjour de quatre années consécutives à la mission de Good-Hope avait rompu à la vie de l'Extrême-Nord ce Cévenol ardent et robuste. La connaissance approfondie qu'il avait acquise de la langue des Peaux-de-Lièvre devait l'aider à lui faire trouver, parmi les Indiens du grand Lac de l'Ours, des interprètes pour ses premiers rapports avec les Esquimaux.

Il partit joyeusement le 1er août 1911, remonta le fleuve Mackenzie depuis le fort Good-Hope jusqu'au fort Norman,

s'engagea, avec sa chapelle de missionnaire et quelques provisions de bouche, dans la *Bear River* (rivière de l'Ours), et, au bout de quinze jours, atteignit le grand Lac de l'Ours, dont elle est le déversoir. Traversant ensuite les 400 kilomètres du grand Lac, le P. Rouvière aborda sur sa rive nord.

Hélas ! lorsqu'il y arriva, les Esquimaux avaient déjà levé leur camp et s'acheminaient à petites journées vers leurs quartiers d'hiver, sur le littoral de l'océan Arctique. Mais, loin de se laisser abattre par ce contre-temps, il poursuivit sa route sur leurs traces ; et il eut enfin la joie de les atteindre.

Ecoutons-le raconter lui-même, dans une lettre crayonnée sous la tente et adressée à son évêque, dans quelles circonstances eut lieu sa première entrevue avec ses ouailles tant désirées :

Monseigneur et bien-aimé Père,

*Vous m'avez envoyé évangéliser les Esquimaux. La rencontre a eu lieu le 15 août, vers sept heures du soir.*

*Depuis une semaine je parcourais les steppes ; et je commençais à désespérer de pouvoir les rejoindre, lorsque, après une longue journée de courses, j'aperçus tout à coup, sur le sommet d'une colline, trois êtres vivants... Etaient-ce des caribous, étaient-ce des hommes ?*

*Pour m'en assurer, je hâtai le pas dans leur direction. Au bout de dix minutes, j'aperçus une foule de gens sur le versant du monticule. Il n'y avait plus à en douter : c'étaient des Esquimaux.*

*A ma vue ils accourent ; mais, arrivés à une certaine distance, ils font halte. L'un d'eux prend les devants ; mais bientôt il s'arrête, lève les bras au ciel, penche la tête à droite, puis incline tout son corps vers la terre. Il répète ces gestes à plusieurs reprises.*

*Je lui réponds en levant les bras. Alors, il se rapproche*

*de moi, et tous les autres se précipitent à sa suite... C'était leur signe de salut.*

*Quand le premier Esquimau fut assez près pour me reconnaître, il se retourna en criant :* « Krablouma, — *c'est un Blanc !* » *Il arriva alors vivement jusqu'à moi, tout souriant et me tendant la main. Je la serrai entre les miennes.*

*Aussitôt il me prit par le bras, pour me présenter à tout le monde. J'avais ma soutane et ma croix d'Oblat. Ce signe sacré les frappa vivement ; ils ne se lassaient pas de le regarder. Je leur donnai quelques médailles de la sainte Vierge, que je leur passai moi-même au cou. Ils étaient radieux.*

*Ensuite j'allai à leur campement, et je donnai la main à tous les gens qui étaient là. Ils m'invitèrent à leur table. Je n'eus garde de refuser ; car, marchant depuis le matin sans manger, j'étais affamé.*

*Après le repas, ils m'accablèrent de questions. Je m'efforçai de leur faire comprendre que j'étais venu pour rester parmi eux.*

18 août 1911.

Joignant l'action à la parole, le P. Rouvière prit ses dispositions pour hiverner dans le voisinage du lac Imerenik. Habile charpentier, il eut vite fait d'équarrir et d'ajuster les troncs d'arbres qui devaient composer sa pauvre demeure. Il y célébra le saint Sacrifice, pour la première fois, le 17 septembre 1911.

Jusqu'à la fin d'octobre, beaucoup d'Esquimaux, retournant à la mer par ce chemin, vinrent l'y visiter, — famille par famille. Après le départ des derniers, il passa l'hiver dans la solitude, la prière et le travail des mains...

Au mois d'avril 1912, il attela ses chiens et prit la direction du fort Norman, afin d'y aller prendre un compagnon d'apostolat qui lui avait été promis.

C'était le P. Guillaume Leroux, *O. M. I.*, un Breton né

dans le diocèse de Quimper en 1885 et qui, depuis un an, était arrivé du scolasticat de Liège.

Tous deux se mirent en route, à la fin de juillet; et, le 27 août, ils entraient dans la maisonnette du lac Imerenik.

Ils eurent la joie de voir beaucoup d'Esquimaux durant l'automne ; et le P. Leroux s'appliqua de toute son énergie à étudier leur idiome.

Mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'à moins d'établir leur résidence définitive sur l'océan Glacial même, ils ne pourraient songer à les convertir. Au grand Lac de l'Ours et au lac Imerenik il ne viendrait jamais qu'un petit nombre d'indigènes, — et encore trop affairés et pour trop peu de temps. Ils résolurent donc d'aller, l'automne suivant, au golfe du Couronnement.

Cependant, ils auraient bien voulu avoir l'avis de leur évêque. Un assentiment formel de sa part les aurait puissamment encouragés dans leur entreprise.

Sans doute, Mgr Breynat leur avait donné l'autorisation d'agir selon leur jugement ; mais, espérant toujours pouvoir communiquer avec lui, au cours des mois suivants, ils ajournèrent l'exécution de leur projet.

Cependant, le printemps et l'été se passèrent, sans qu'ils pussent le voir ni trouver le moyen de lui faire part de leurs plans d'apostolat.

Mais, le 30 août 1913, — ayant reçu une lettre, dans laquelle un capitaine marchand disait qu'après avoir séjourné deux ans parmi les indigènes du Golfe, il jugeait le moment favorable pour y établir une mission — ils se décidèrent à partir.

Puis un long et angoissant silence se fit. Trois années devaient s'écouler, avant qu'on sût exactement ce qui s'était passé.

### B. — **Massacre des Missionnaires.**

En 1914, un explorateur, qui s'était aventuré dans le *Barren Land*, y rencontra des Esquimaux affublés de sou-

tanes et d'ornements sacerdotaux. Les ayant interrogés sur les « hommes blancs » venus en leurs parages l'année précédente, il n'obtint d'eux, pour toute réponse, que des gestes étranges et incompréhensibles, suivis d'une fuite précipitée.

Cette découverte était de mauvais augure... Mais ces gens pouvaient avoir dévalisé la cabane du lac Imerenik, en l'absence des missionnaires... En somme, il n'y avait pas d'indication positive du malheur que l'on redoutait.

Une dernière espérance s'attachait à une parole rapportée par un Peau-de-Lièvre venu du grand Lac de l'Ours : — « Lorsque les Pères sont partis, assurait-il, ils ont déclaré : *Nous allons suivre les Esquimaux aussi loin qu'ils iront ; peut-être ne reviendrons-nous pas avant deux ans.* »

On conservait donc une lueur d'espoir. « Ils seront allés, se disait-on, jusqu'à l'île Victoria ; et, surpris par un précoce dégel de la mer, n'osant d'autre part se confier aux frêles *kayaks* (embarcations esquimaudes), ils attendent, pour revenir, les glaces d'un autre hiver... »

Lorsqu'au printemps de 1915 il ne fut plus possible de mettre en doute une issue fatale, Mgr Breynat fit appel au gouvernement canadien, et demanda qu'un détachement de gendarmes fût envoyé dans la région où ses missionnaires avaient dû vraisemblablement trouver la mort. Le gouvernement accéda très libéralement à cette requête.

L'inspecteur Lanauze et les gendarmes Wight et Withers partirent, avec des vivres et des munitions pour deux années. Mais, lorsqu'ils arrivèrent dans le Barrenland, le plus imprévu des contretemps les y attendait. Pour la première fois, et comme s'ils avaient soupçonné les investigations dont ils allaient être l'objet, les Esquimaux n'y parurent pas cet été. La cabane des missionnaires était tout en ruines !

Les gendarmes attendirent dans une hutte de la baie Dease le retour de la saison favorable...

A la fin d'avril 1916, ils se remirent en route vers le

Nord, — atteignirent, au mois de mai, le premier village de l'embouchure de la rivière Coppermine, — et procédèrent immédiatement à leur difficile enquête.

Ils interrogèrent adroitement les Esquimaux sur les deux « hommes blancs » venus chez eux trois ans auparavant. Mais toutes leurs ruses, pour obtenir indirectement la vérité, restèrent sans résultat.

L'un des gendarmes eut enfin l'idée de dire à l'interprète : — « Demande-leur carrément qui a tué les prêtres; fais la question sans détour. »

L'interrogation, ainsi formulée dans sa franche brutalité, fut immédiatement suivie de cette réponse : « Les Blancs ont été tués par Sinnisiak et Oulouksak ! »

Aussitôt les langues se délièrent, et chacun raconta ce qu'il savait sur ce qui s'était passé. Tout le monde en avait été informé, dès le lendemain du crime. On se montrait en même temps fort peiné du meurtre des « bons Blancs ».

Les dépositions furent fidèlement consignées par écrit. Les aveux spontanés des meurtriers et la découverte, à l'endroit même de l'assassinat, du *Journal*, de pauvre papier rugueux, sur lequel le P. Rouvière écrivait au crayon indélébile ses notes quotidiennes, permettaient de reconstituer tous les actes de la sanglante tragédie...

Les missionnaires étaient partis du lac Imerenik, le mercredi 8 octobre 1913, avec un groupe considérable d'Esquimaux, venus la veille pour les emmener. Parmi eux se trouvaient Sinnisiak et Kormik.

Les voyageurs mirent une douzaine de jours à parcourir les 100 milles (160 kilomètres) qui les séparaient de la mer Glaciale. Le *Journal* note continuellement des « froids intenses », des « temps affreux », des « chemins difficiles », des « vents contraires », etc.

Le terme de ce rude voyage fut une île située dans l'estuaire de la *Coppermine River*. Le 20 ou 22 octobre, le P. Rouvière écrivait :— « Nous arrivons à l'embouchure de la rivière de Cuivre. Des familles sont déjà parties. *Désen-*

*chantement* de la part des Esquimaux. Nous sommes menacés de famine ; aussi, nous ne savons que faire. »

C'est la dernière phrase écrite par notre regretté confrère. Le mot *désenchantement* apparaît fortement appuyé. C'est la première fois que le P. Rouvière parlait avec quelque amertume de ses ouailles.

La famine menaçait le camp, parce que la pêche était fort précaire et que le renne faisait défaut. Les Pères s'étaient munis de provisions ; mais elles leur furent bientôt volées.

Pendant la nuit du 26 au 27 octobre, Kormik, un Esquimau, qui les hébergea une semaine sous sa tente, se glissa au chevet de ses hôtes, enleva la carabine du P. Leroux et la cacha.

Quel que fût le protocole indigène qui prescrit de ne point refuser ce que l'on vous demande, les Pères ne pouvaient tolérer ce larcin : se risquer sans fusil dans ces pays, c'est, pour un Blanc, se condamner à mourir de faim. L'arme fut donc reprise de force par son propriétaire.

Ce que voyant, Kormik entra en colère et se rua sur le P. Leroux pour le tuer. Mais un brave vieillard, Koeha, s'interposa : saisissant l'agresseur à bras le corps, il le maîtrisa.

Il prit ensuite les missionnaires à part et leur représenta que leur vie était en danger : — « Kormik et les siens, leur dit-il, vous feront un mauvais parti. Vous devriez retourner tout de suite à votre cabane du lac Imerenik. Vous reviendrez, l'année prochaine, en meilleure compagnie. »

Puis, il les aida à appareiller leur équipage, qui consistait en un traîneau et deux chiens. Ensuite, il les accompagna durant une demi-journée, autant pour les placer dans la bonne direction que pour les défendre d'autres attaques possibles. Il s'attela même au traîneau avec les chiens.

Lorsqu'ils eurent remonté la rivière, jusqu'au chemin qui s'engage dans le Barrenland, il leur dit : — « Il n'y a pas

d'arbres ici. Continuez d'avancer aussi loin que vous pourrez. Après cela vous n'éprouverez plus de difficulté. Je vous aime, et je ne veux pas qu'on vous fasse du mal. » Et, sur une cordiale poignée de main, ils se séparèrent.

Comment les missionnaires passèrent-ils la nuit qui suivit le départ de Koeha ? Nous ne le saurons jamais. Mais ils durent souffrir beaucoup, car il faisait très froid, et ils n'avaient ni tente pour s'abriter ni bois pour se chauffer...

Pendant ce temps, Sinnisiak et Oulouksak quittaient à la dérobée la tribu endormie, et se mettaient à suivre les traces laissées dans la neige par le traîneau.

Ils rejoignirent les missionnaires vers le milieu du jour. Ceux-ci comprirent leurs desseins perfides : ils connaissaient la mauvaise réputation de Sinnisiak et ses relations avec Kormik. Ils leur firent cependant bon accueil.

Afin d'expliquer leur présence et surtout de se donner le temps de choisir le moment favorable, les Esquimaux dirent qu'ils venaient les aider à gagner le bois à travers les chemins très ondulés et encombrés de neige. Ils avaient même, à cette fin, amené deux chiens de relai.

Les quadrupèdes ne pouvant, à eux seuls, remorquer le traîneau, les quatre voyageurs leur vinrent en aide : hommes et chiens s'attelèrent au lourd véhicule.

Les Esquimaux trouvent tout naturel de prendre le harnais d'un traîneau, et n'estiment pas qu'il y ait rien d'humiliant dans ce travail. Au cours des longs voyages, tous les membres des familles s'y emploient ; les femmes halent en tête, les chiens sont au milieu, et les hommes en queue. Et combien de fois les missionnaires du Nord n'ont-ils pas rendu ce service à leurs coursiers trop faibles !

En avant, le P. Rouvière battait la neige de ses raquettes, afin de frayer un passage. Le P. Leroux était à la tâche, non moins pénible, de retenir avec des cordes l'arrière du traîneau qui, sans cela, aurait chaviré à chaque cahot.

Chemin faisant, le vent se leva et bientôt une violente

tempête se déchaîna. La neige tombait du ciel en tourbillons épais et aveuglants. La marche devenait de plus en plus pénible...

Sinnisiak jugea le moment propice. Il murmura quelques mots à l'oreille d'Oulouksak, et tous deux se débarrassèrent du harnais.

Sinnisiak s'en alla derrière le traîneau; mais le P. Leroux, mis en plus grande défiance, le suivit du regard... Le misérable eut alors recours à un stratagème : il fit mine de détacher sa ceinture pour satisfaire un besoin naturel. Le prêtre détourna les yeux ; et le scélérat, se rapprochant de lui vivement, le frappa de son grand coutelas dans le dos.

Le blessé se précipita en avant, en poussant un cri ; mais il avait à peine dépassé l'avant du traîneau qu'Oulouksak, à son tour, se jetait sur lui, pendant que Sinnisiak criait : « Achève-le ; moi, je vais m'occuper de l'autre ! »

Le P. Leroux saisit les épaules de son agresseur, en faisant appel à sa pitié. Mais, sourd à ses supplications, Oulouksak lui porta deux coups de couteau, — le premier dans les entrailles, le deuxième dans le cœur.

Cependant, averti par le cri de détresse de son confrère, le P. Rouvière accourait. En le voyant s'affaisser sur le sol et Sinnisiak armer la carabine qu'il avait prise dans le traîneau, le missionnaire s'enfuit vers la rivière. La première balle que lui envoya l'assassin le manqua ; mais la deuxième l'atteignit dans les reins et le fit tomber assis sur la neige.

Les deux Esquimaux accoururent. « Achève-le ! » commanda de nouveau Sinnisiak. Oulouksak lui plongea alors dans le flanc la lame encore fumante de son couteau.

Le pauvre Père, cette fois, tomba étendu tout de son long dans la neige rougie... Comme il respirait et que ses lèvres remuaient encore, Sinisiak alla chercher, au traîneau, la hache des missionnaires ; et, revenant au moribond, il lui coupa les jambes et la tête.

Puis, déchirant les entrailles palpitantes, Oulouksak arracha une portion du foie; et les deux monstres en mangèrent. Et, ayant jeté le corps dans un ravin, ils retournèrent au P. Leroux, l'ouvrirent et lui dévorèrent pareillement le foie...

L'horrible festin fini, ils s'emparèrent de tout ce qui était dans le traîneau, et revinrent au camp où ils racontèrent ce qu'ils avaient fait. — « Nous avons tué les Blancs », dirent-ils à Kormik, en arrivant.

Le crime fut commis, entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913, à une quinzaine de milles de l'océan Glacial, sur la rive gauche de la rivière de Cuivre, de huit à dix milles en amont de la *Bloody Fall.*

Le lendemain, un certain nombre d'Esquimaux s'en furent au lieu du carnage. — « J'étais très chagrin de la mort des deux bons Blancs, raconta l'un d'eux, nommé Koeha, de qui nous tenons les détails de cette scène, et je voulus aller les voir. En arrivant, j'aperçus le corps d'un homme sans vie, à côté du traîneau. C'était Ilogoak (le P. Leroux), et je me mis à pleurer. Je ne vis pas Kouliavik (le P. Rouvière). La neige recouvrait le corps d'Ilogoak, laissant le nez à découvert... J'aimais beaucoup les bons Blancs. Ils étaient très bons pour nous : ils nous donnaient des munitions, de la ligne à morue et de la ficelle pour faire des rets... »

Trois ans plus tard, le 3 juin 1916, le gendarme se fit conduire à cet endroit par un indigène nommé Mayouk. Il y trouva la planche de fond du traîneau et, tout à côté, un os maxillaire retenant encore toutes ses dents blanches intactes. Mayouk déclara que cette relique était du P. Leroux : elle avait été jetée là, l'année précédente, par un passant.

Comme M. Wight tenait à voir le lieu précis où le P. Leroux avait rendu le dernier soupir, Mayouk l'entraîna, à vingt mètres plus loin, dans la direction de la rivière. La place était marquée par les griffes des animaux carnas-

siers et par de nombreuses esquilles d'ossements tombées de leurs gueules.

Mayouk conduisit ensuite le gendarme à une excavation pratiquée dans la glaise par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Cuivre ; et il lui dit que le corps du P. Rouvière était au fond. Six pieds de glace le recouvraient. Le gendarme, pressé par le temps, ne put rien faire pour le déblayer. Il se contenta de confectionner, avec la planche du traîneau, deux humbles croix, qu'il planta respectueusement sur les points où les deux héroïques missionnaires avaient trouvé, dans une mort sanglante, le couronnement de leur apostolat...

En 1917 enfin, en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 août, dans l'après-midi, — sixième anniversaire de la première rencontre des Esquimaux par le P. Rouvière — Sinnisiak, son bourreau, comparaissait devant le juge d'instruction, à Edmonton, et faisait l'aveu de son forfait.

## C. — **Projets d'Apostolat futur.**

Invoquant son titre de Père des missionnaires immolés, Mgr Breynat adressa une supplique à l'honorable ministre de la Justice, pour que la peine de mort fût commuée. Il demanda que les deux meurtriers lui fussent donnés, afin qu'il pût leur faire comprendre la beauté de la Religion catholique, — dans ses institutions, dans ses missionnaires et dans sa miséricordieuse indulgence.

Cette demande fut entendue. La sentence de mort, prononcée pour la forme, fut aussitôt changée en un emprisonnement indéfini, — emprisonnement sans chaînes ni verrous, au fort Résolution, sur le grand Lac des Esclaves, — proposé par le Vicaire apostolique du Mackenzie.

La détention des deux coupables s'y accomplira, aussi courte que l'on voudra, sous la garde très bénigne de la gendarmerie locale et à l'école des plus belles œuvres apostoliques du Nord-Ouest canadien...

Quant aux reliques sacrées des deux héroïques missionnaires, — ossements, calice, soutanes, croix d'Oblats, nappe d'autel ensanglantée, etc., — elles sont gardées au scolasticat des O. M. I. inauguré, à Edmonton, le 12 septembre 1917 (1). Elles forment les premiers trésors de notre *Salle des martyrs*.

Et l'avenir ? A la suite du tragique événement que nous venons de raconter, toute tentative d'apostolat auprès des Esquimaux avait été abandonnée. Mais, nous écrit maintenant le vénéré Mgr Breynat, « nous avons à cœur de reprendre au plus tôt notre mission chez les Esquimaux. Je n'ai que l'embarras du choix parmi mes collaborateurs (tous Oblats de Marie), qui ont tous sollicité la faveur d'y consacrer leur vie. La difficulté de les remplacer aux postes qu'ils occupent actuellement n'est pas absolument insurmontable : en nous dédoublant, nous pourrions peut-être suffire à tout. Mais comment faire face aux dépenses de voyages, de fondation, etc., car tout est à recommencer, tout ayant été détruit, — maisons, chapelles, etc. ? Nous comptons sur la bonne Providence qui, jusqu'ici, nous est si fidèlement venue en aide.

« Je recommande cette œuvre aux prières de nos chers Pères et Frères. Si nos missionnaires se passent volontiers des douceurs de la civilisation et savent, au besoin, se contenter du produit de leur chasse et de leur pêche pour soutenir leurs forces physiques, ils ont, au moral et au spirituel, absolument besoin d'être réconfortés par des grâces de choix, que seules des prières ferventes peuvent leur obtenir. »

PIERRE DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*

(1) Voir, aux *Nouvelles de Partout* (pages 57-60), notre récit de l'inauguration de ce scolasticat — déjà florissant et prospère.